

parvint à en sauver quelques-uns. Plus de cinquante personnes ont péri, parmi lesquelles se trouve le capitaine Cayal qui aurait pu se sauver, mais qui n'a pas voulu quitter son bord avant d'avoir assuré le salut de ses passagers. Son noble dévouement n'a point été complètement récompensé. La perte du navire et de son chargement est estimée à £25,000.

— Le lundi 15 de ce mois, à Salins (Jura), l'un des ouvriers qui travaillent à la reconstruction du fort Belin, était occupé à forer un rocher que l'on devait faire sauter au moyen d'une mine, lorsqu'un bloc d'environ 500 kilogrammes se détacha brusquement, et roulant le long de la montagne, arriva aux remparts ruinés de la ville, qu'il franchit d'un bond, se dirigea sur l'église Saint-Anatole, enfonça la grande croisée de l'abside, en brisa l'un des meneaux, et tomba sur les stales du chœur, dont deux furent considérablement endommagées. Personne heureusement ne se trouvait dans le chœur, et l'on n'a pas d'autres malheurs à déplorer.



### LE KNOT.

#### CHAPITRE 7.

SUITE.

Malgré les explications qu'il avait eues avec le comte, Stanislas ne pouvait encore définitivement croire à sa défaite, et contenant avec peine les soulèvements de l'amour-propre blessé, il cherchait impatientement l'occasion de parler à Rosa. Mais Raphaël était toujours auprès d'elle, veillant sur tous les incidents de la chasse, écartant ou prévenant les dangers avec la plus touchante sollicitude. Raphaël enfin lui parlait longuement, chaleureusement et tel était l'intérêt de ses paroles que Rosa ne paraissait pas souhaiter une autre distraction. À quelques cents pas derrière eux, Stanislas, dévoré de honte, les suivait des yeux ; mais ils ne se seraient probablement pas quittés, si l'heure de la réunion patriotique n'avait sonné. Raphaël alors profita de la première circonstance pour s'enfoncer et se perdre dans le bois. Stanislas devait suivre le même chemin, son devoir et son honneur l'y appelaient ; mais, absorbé par ses propres soucis, il enfonça les éperons dans les flancs de sa monture et franchit rapidement la distance qui le séparait de Rosa : celle-ci, surprise de le voir ainsi tout à coup et dans une agitation qui ne se lisait que trop bien sur sa figure, ne put s'empêcher de lui dire d'une voix émue :

— Je ne m'attendais pas de vous voir, M. Dewello... je vous croyais avec mon père et ces messieurs.

— Non, Mademoiselle, reprit aussitôt Stanislas, sans pouvoir se contenir plus longtemps, je suis auprès de vous, et sans doute pour la dernière fois.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne pouvez l'ignorer, s'il est vrai que vous ayez librement refusé la demande que j'ai eu l'honneur d'adresser hier à votre père.

— Librement ! Monsieur ? mais c'est offenser mon père que de le supposer capable d'exercer quelques contraintes sur mes sentiments et ma volonté.

— Ainsi, Mademoiselle, c'est vous qui me repoussez ? poursuivit Stanislas, sans chercher à mesurer ses paroles.

— Le mot est dur, et ce n'est pas celui que j'aurais choisi, répondit Rosa avec calme ; mais il est vrai que j'ai cru pouvoir accepter les vœux d'un homme pour lequel j'ai toujours professé la plus profonde estime.

— C'est me faire assez connaître ce que vous pensez de moi, et je devrais me retirer sans ajouter une parole, avec le droit de maudire le jour où je vous vis pour la première fois. Mais je veux surmonter les répugnances de ma fierté et vous bien expliquer les motifs de cet entretien, où je vous parais sans doute jouer un rôle bien ridicule. Je ne vous l'ai jamais dit, mademoiselle, mais vous étiez l'espérance de mon avenir, et depuis deux ans, sans cesse attaché à vos pas, ma conduite a dû vous révéler ce qui se passait au fond de mon cœur. Plus d'une fois, pendant ces deux fatales années, j'ai pu croire que vous ne dédaigniez pas mes vœux, que vous ne haïssiez pas ma présence, et même (présomption dont je suis cruellement puni) que vous m'accordiez assez d'attention pour que je pusse ne pas me croire au-dessous de n'importe lequel de mes rivaux. Je me suis trompé ; mais est-ce bien uniquement par ma seule faute ?

Stanislas s'arrêta, croyant avoir assez habilement placé la question sur un terrain semé de grandes difficultés pour son candide adversaire. Rosa, en effet, garda quelques moments de silence.

— J'hésitais à vous répondre, monsieur, reprit-elle d'une voix toujours calme, mais ferme et digne, et je me demandais si, par respect pour moi-même, je ne devais pas rompre aussitôt un entretien où l'on franchit si facilement, à chaque mot, les bornes des convenances. Cependant, je me décide à vous répondre, moins pour me justifier, peut-être, que pour vous faire connaître un certain ordre d'idées dont vous ne soupçonnez pas même l'existence, à ce que je vois. Oui,

je l'avoue, j'ai commis une faute en croyant à la pure innocence de ces mille rapports que le monde autorise : en croyant à la droite simplicité de ceux qui m'entouraient spontanément de leurs prévenances et de leurs égards, en croyant surtout au désintéressement de ces âmes si nobles dans leurs discours, et qui m'offraient si généreusement leur appui et leur amitié. J'aurais dû me dire que le monde calcule jusque dans ses plaisirs, et qu'il ne se met pas en dépense sans en attendre de gros intérêts. J'aurais dû repousser du pied ces fleurs qu'on ne sentait sous mes pas que pour me déguiser des pièges, j'aurais dû savoir enfin que l'innocence est la risée du monde, qu'elle n'y est admise qu'à la condition d'y perdre bientôt ses douceurs et fraîches couleurs. Mon ingénuité, ma crédulité, voilà ma faute. Mais souffrez que je le dise, monsieur, je crois avoir seul le droit de me la reprocher et c'est ce que j'avais déjà fait avant que vous me la fissiez si vivement sentir. Je n'admets donc pas ces vaines accusations que vous avez osé me faire entendre. Vous n'avez point été trompé, monsieur, et pour être franche jusqu'au bout, j'ose dire aussi, moi, que vous seul avez essayé de me tromper, en m'enveloppant de vos artifices et en vous efforçant de dénaturer le sens de mes plus simples paroles et de mes plus naïves actions. Je vous ai montré de la confiance, vous croyant un ami ; mais je vous défie de me citer un mot, un seul mot qui puisse avoir une autre signification !

En parlant ainsi, Rosa avait insensiblement développé toute le mâle énergie de son caractère, et sa voix et son regard, empreints d'une noble fierté, donnaient encore à la force de son langage une inexprimable portée. Stanislas demeura confondu sous l'écrasante sincérité de cette réponse, et frémissant de colère, il ne songea plus qu'à faire retraite.

— Insister davantage, mademoiselle, ajouta-t-il d'une voix pleine d'amertume, ce serait réellement outrepasser ces convenances où vous me rappelliez tout-à-l'heure. Je sais trop bien à quoi m'en tenir sur vos sentiments à mon égard, je me retire, et ne vous importunerai plus désormais de ma présence.

Là dessus il prit le premier sentier qui s'offrit à lui, et courut à toute bride sans s'inquiéter de la direction que prenait son cheval. Semblable à une mer agitée qui pousse tumultueusement l'une sur l'autre ses vagues menaçantes, le cœur de Stanislas roulait dans un affreux désordre mille pensées incohérentes et furieuses : le dépit, la haine, l'envie, la vengeance, la jalousie s'emparaient tour à tour de son esprit et l'aiguillonnaient sans relâche de leurs traits empoisonnés. Où ira-t-il ? Que fera-t-il ! Raphaël d'abord sera sa victime, il a soif de son sang : et s'il faut aller jusqu'à l'insulte pour lui faire mettre l'épée à la main, il lui crachera au visage ! Le comte ! oh ! le comte, il connaît aussi le moyen de s'en venger : il déjouera ses projets, il dévoilera ses intrigues et ses complots, et il l'abandonnera aux mains impitoyables des Russes. Cette dernière pensée arrêta Stanislas, et il sent la rougeur de la honte se mêler sur son visage aux feux de la colère. N'est-ce pas en effet se couvrir d'ignominie ? Eh bien ! il se déclarera hautement l'adversaire du comte, il l'attaquera les armes à la main, et cherchera du moins sur un champ de bataille une honorable vengeance. Mais n'en aura-t-il pas moins honteusement livré sa patrie ? Et si elle est triomphante sans lui, quelle flétrissure ! Non, il ne peut se déshonorer ainsi : et alors, par un revirement soudain, Stanislas se résout à rejoindre ses amis. Il reprend donc, en se maîtrisant à grand peine, le chemin du rendez-vous indiqué.

— Je saurai bien obtenir satisfaction, se dit-il, sans compromettre mon honneur.

Tandis qu'il se dirige péniblement à travers les taillis et les buissons, un homme qui cherche à se cacher le suit de loin. C'est l'honnête Firley : il a remarqué depuis le matin le trouble étrange où son maître est plongé, et il tient essentiellement à en connaître la cause. Le ton animé avec lequel il l'a vu parler à la jeune comtesse, la rupture si brusque de cet entretien, ont singulièrement intrigué, monsieur l'intendant. Il soupçonne la disgrâce de Stanislas sans pouvoir la comprendre, car il ne redoutait pour lui qu'un trop heureux succès. Il a pu cependant observer les marques d'une violente colère, et en voyant son jeune maître courir ainsi à travers les bois comme un véritable insensé, il a résolu de le suivre, de l'aborder, s'il y a lieu, et de tirer avantageusement parti de cette grande fureur. Mais quel n'est pas son étonnement, lorsque, après une heure de marche, il voit, dans l'épaisseur des halliers, Stanislas saluer une assez nombreuse compagnie au milieu de laquelle il remarque le comte. L'espion tressaille de joie, et s'approche en rampant jusqu'à ce qu'il soit à la portée de la voix.

Cette réunion se tenait en pleine forêt, mais dans une direction tout opposée à celle où se donnait la chasse, qui d'ailleurs devait